

Patrick Alliotte

Alain Fondary
la voix du souffleur

Préface de
Roberto ALAGNA

*Cet ouvrage est publié avec le soutien
de la Région Rhône-Alpes*

2011

Préface

Avant de rencontrer Alain Fondary, j'étais amoureux de sa voix chantée. Puis je fus envoûté par sa voix parlée, sa déclamation théâtrale, sa diction franche. La chaleur profonde et caverneuse de son émission vocale me transportait dans une époque aujourd'hui révolue. Fasciné par sa personnalité, son histoire (souffleur de verre, champion de judo et tout ce que nous allons découvrir dans ce livre), impressionné par son apparence physique, j'imaginai mille histoires, voyant en lui une sorte de Gengis Khan de l'opéra.

Quelques années plus tard, j'eus le plaisir et l'honneur de le connaître personnellement, d'être représenté par le même agent – Jean-Marie Poilvé –, de me produire sur scène à ses côtés et, plus important et émouvant, de devenir son ami. Je devrais dire leur ami, car Alain est indissociable de notre chère « Mimi », sa tendre épouse qu'il appelle affectueusement « Biquette ».

L'artiste est immense par l'intensité et la beauté de sa voix, mais aussi grâce à un jeu et à une présence scénique hors du commun. Son baryton est dans la lignée directe des grandes et nobles voix françaises qui ont marqué l'histoire du mélodrame lyrique et fait de lui le digne héritier des Maurel, Pernet, Massard, Borthayre, Bianco, Dens, etc. L'homme est attachant par sa gentillesse, sa bonté. C'est un sage avec une âme d'enfant. Sa jeunesse est éternelle, comme sa capacité à s'émerveiller encore de tout ce qui lui est arrivé et lui arrive chaque jour. Alain est un amoureux de la vie, généreux et sincère dans sa relation avec son prochain.

Je suis fier et heureux que cette biographie soit aujourd'hui éditée afin que tous les mélomanes connaissent un peu plus celui qui représente depuis de nombreuses années la noblesse et la bravoure du chant français sur toutes les plus prestigieuses scènes du monde.

Roberto Alagna
Londres, le 27 septembre 2009

Avant-propos

Ces dernières années, plusieurs personnes ont essayé de me convaincre d'écrire mes mémoires. J'ai systématiquement décliné ces propositions, estimant probablement qu'il m'était nécessaire avant de me lancer dans une telle aventure de ressentir assez d'affinités avec mon interlocuteur afin de me livrer sans pudeur. Je crois avoir craint également, sans en être clairement conscient, de faire l'amalgame entre biographie et testament.

Patrick Alliotte a d'abord été mon élève, j'ai eu l'occasion de lire son roman *L'Épopée Despièds*, puis une réelle amitié s'est développée entre nous. Cette complicité et l'évidence de nos rapports nous ont naturellement portés vers le désir commun d'écrire mon histoire. J'avais conscience de ce que ma vie avait de romanesque et souhaitais avant tout apporter un témoignage sur ce qui m'apparaît aujourd'hui comme une évidence : nous sommes maîtres de notre destin. Quelles que soient les épreuves que nous traversons, rien n'est immuable. Certes il y a des conjonctures plus ou moins favorables, des hasards propices, mais notre libre arbitre détermine toujours l'orientation de notre vie. Je pense qu'on peut passer une vie à essayer, ou bien une vie à faire. J'ai certainement eu de la chance, fait les bonnes rencontres au bon moment, mais une chose est sûre, j'ai travaillé énormément en privilégiant toujours l'art sur le profit. Ce qui fut un rêve d'enfant – chanter – s'est matérialisé en une aventure merveilleuse que je serais prêt à revivre en en savourant chaque instant. Oui, un rêve de gosse : se costumer, parader, être aimé et finalement s'inventer une belle histoire. Voilà ce que nous vous livrons ici, une belle histoire qui n'a d'autre ambition que celle de montrer « qu'on peut rencontrer son destin même tard » puisque j'ai commencé ma carrière à l'âge ou d'autres achèvent la leur. Je n'ai pas la prétention de servir d'exemple, mais si je donne un peu d'espoir à ceux qui ont un rêve, j'aurai apporté une pierre de plus à la construction de mon temple intérieur. J'ai commis des erreurs, je vous livre ici jusqu'à mes faiblesses, sans tabous, et je pense qu'on ne peut

pas plaire à tout le monde, mais j'ai exercé ce métier comme un sacerdote, avec une grande rigueur, essayant de porter au plus loin cette voix dont m'a fait cadeau la providence. Une fois de plus je m'interroge sur la prédestination et ne peux m'empêcher de penser que ma rencontre avec Patrick Alliotte s'est faite au moment propice.

Nos entretiens se sont déroulés sur deux ans, à raison d'une heure par semaine, avec de nombreuses interruptions dues à nos engagements respectifs. Je reconnais que cette heure hebdomadaire que nous consacrons à l'écriture, je l'attendais au cours de ces semaines avec un plaisir croissant. Cette joie a, je pense, été partagée. Voilà pourquoi, selon moi, au-delà du fait que cette biographie soit « mise en scène » et présente un caractère romanesque, elle reste, je peux l'assurer, le fidèle reflet de ma réalité.

Tant de personnes ont concouru à mon bonheur que j'aimerais leur exprimer ici ma gratitude. Cependant, je demande par avance pardon à celles et ceux que je n'aurais pas cités dans cette biographie.

Je tiens à remercier avant tout mon épouse qui m'a porté – et même supporté – pendant quarante ans de carrière. Merci à mes amis parmi lesquels Michel Plasson, Raymond et Nadine Duffaut, Éric Chevalier, Nello Santi, Nicolas Joël, Plácido Domingo, Roberto Alagna, Robert Penavayre et maître Gilbert Collard.

C'est une nouvelle vie...

Malgré l'intérêt qu'Alain porte à l'Asie, intérêt qu'ont su éveiller ses maîtres, jamais il ne foulera le sol nippon. Les premiers championnats du monde de judo ont eu lieu sans lui, et tandis que, bien des années après, Nounours se fait une joie de réparer cet affront en allant interpréter Tonio dans *I Pagliacci* de Ruggero Leoncavallo à Tokyo, son téléphone le prévient au moment même où il embarque dans l'avion que la production est annulée. La vision de femmes idéalisées, poudrées de riz, jouant un air de shamisen, alanguies sous des cerisiers en fleurs, ne restera pour lui qu'un mythe légitimé par des estampes raffinées xylographiées sur bois de fil.

Les mois succédant au retour d'Algérie sont difficiles pour Alain. La charge de travail qui lui incombe à l'atelier ne lui laisse guère de temps pour les loisirs, d'autant que Paul se voit contraint d'effectuer de nombreuses visites à l'hôpital. De violentes névralgies faciales l'empêchent de souffler. Les crises, ces derniers temps, ont augmenté en fréquence comme en intensité. Il n'est pas rare qu'Alain doive amener son père en urgence dans le service du professeur Leriche pour qu'on lui fasse des infiltrations de chlorhydrate de procaine, un anesthésique local, injecté avec de grandes aiguilles directement dans la tempe. Alain est persuadé que cette pathologie devenue chronique est la conséquence du seau de chaux reçu au visage par son père une vingtaine d'années auparavant. De plus, il juge malsaine l'atmosphère de l'atelier et pense que cela n'arrange rien à l'affaire.

En cet été 1957, Nounours décrète que toute la famille a besoin de vraies vacances. Cette fois, elles auront lieu au bord de la mer. On s'entasse donc, grands-parents compris, dans la traction, direction la Côte d'Azur. Mais avant d'arriver à Cannes, on fera un léger détour, Alain se doit de tenir une promesse faite à celui qu'il nomme le petit soldat défiguré. Voici donc la famille au complet parvenue aux abords des remparts barbentanaïsiens. On s'arrête pour admirer le paysage de cette Provence profonde et plus particulièrement la tour Anglica surplombant le village. Tout près de la voiture, des paysans s'affairent à la cueillette de figues noires. Tandis qu'Alain

fois, il s'est préparé, s'entraînant des heures avec un disque de Lucien Lupi. Alain est loin alors de s'en douter, mais M. Lupi, célèbre baryton qui a fait les beaux jours du Châtelet, deviendra un jour un ami. Pour l'anecdote, son Pleyel vieux de cent quatre ans trône aujourd'hui encore dans le salon des Fondary. Paul, chargé d'espoirs, accompagne son fils à cette audition, avenue de Villiers. L'ambiance semble chaleureuse. Au piano, un certain Roger Lamarre. Alain réalise alors qu'il a oublié la partition de la mélodie si bien préparée. Mais M. Lamarre est un grand professionnel, en passe de devenir chef de chant de l'Opéra : *Quand un oiseau est blessé*. Aucun problème, il connaît ça par cœur : « Dans quel ton le voulez-vous monsieur ? »

Tu parles si je savais !

« Dans celui qui vous plaira monsieur, je suis baryton ! »

L'inconscience fait la force du profane. Cette fois Alain sera baryton en mesure.

Cependant, Baugé va montrer peu d'enthousiasme pour sa prestation : « Oui... tu as une voix... le timbre est pas mal... peut-être même que tu es ténor, on sent que tu grimpes facilement... seulement, seulement, il y a tellement de travail à faire... n'envisage pas grand-chose sur le plan professionnel, vingt-huit ans c'est trop... tout au plus, tu peux essayer pour t'amuser. »

Dans le taxi du retour, Nounours paraît moins atteint que son père par cette grande déception : « Je crois que j'ai bien chanté, mais tu vois, je t'avais dit, on ne commence pas à mon âge, c'est trop tard. » Paul est extrêmement vexé, il croit sincèrement que son fils a des dispositions pour le chant : « Tu dois insister. Tu iras voir cette M^{me} Ginette Cramouso, la répétitrice que M. Baugé t'a recommandée et chaque mois, tu viendras lui prouver qu'il s'est trompé. »

Pauvre Paul, il ne sait pas qu'un grand malheur le guette. Brutalement, son aphonie chronique se manifeste à nouveau, mais cette fois, elle est accompagnée de douleurs fulgurantes au niveau de la gorge. Rendez-vous est pris chez un spécialiste. Et là, le couperet tombe, Paul est atteint d'un cancer des cordes vocales. Il est immédiatement hospitalisé, et dans les jours qui suivent, on lui enlève le larynx ainsi qu'une tumeur grosse comme un pouce. On lui place alors une canule pour

De Cherbourg à Salzbourg

C'est empreint d'une immense amertume qu'Alain va aborder cette année 1964. Il vient de perdre un des êtres parmi les plus chers à son cœur et a conjointement avorté ses débuts professionnels d'artiste lyrique. Par bonheur, sa petite femme, sa Biquette, lui est d'un grand secours moral et l'encourage à reprendre ses cours de chant. Michèle sait qu'un lien privilégié unit Nounours à Georges Jouatte, son professeur, et que cette amitié peut être un formidable vecteur d'énergie pour son « Ours » grandement abattu. M. Jouatte a été, par le passé, champion de « plongeon de haut vol ». Il partage avec son élève, outre un goût prononcé pour le sport, la passion des arts martiaux. Les deux hommes ont, sur ces bases, développé nombre d'exercices respiratoires destinés à optimiser le souffle du chanteur ainsi que l'amplitude diaphragmatique. Chaque matin, Alain démarre sa journée étendu sur la table du salon, les mains plaquées sur les côtes, inspirant et sifflant d'une façon mesurée qu'il tente d'allonger progressivement. Son professeur lui a également conseillé des exercices d'assouplissement cervical, car autant d'années d'étranglement pratiqué au judo ont eu pour conséquence d'hypertrophier et de raidir les muscles du cou de Nounours. La mauvaise nouvelle, c'est que M. Jouatte prend sa retraite et part pour l'île de Ré. La bonne nouvelle, c'est qu'il ne va pas abandonner son disciple sans un guide pour l'accompagner sur la voie de la réussite. Alain va être recommandé à M^{me} Andrée Hauth, qui fut autrefois Brünnhilde à la scène, puis directrice de l'opéra de Marseille pendant la Seconde Guerre. Elle se reconvertit avec bonheur dans l'enseignement suite à un accident de voiture où elle fut projetée contre un arbre et au cours duquel son cou explosa, lui laissant pour toujours un goût disgracieux. La dame se révélera très vite un excellent professeur, auprès de qui se pressera la génération montante des chanteurs. Elle reconnaîtra immédiatement chez Alain, outre des qualités de cœur, un immense potentiel vocal. Cette heureuse rencontre va agir ainsi qu'une nouvelle motivation

internazionale Forlani, 17 h 25. Une berline attend Fondary, elle mettra moins d'un quart d'heure pour parcourir les dix kilomètres jusqu'au théâtre. Il n'est plus temps de réfléchir : action-réaction. On attrape Alain, on le met dans sa loge, on le maquille. Dans les « retours », alors que la représentation est commencée depuis presque une heure, c'est la basse impérieuse de Nicolai Ghiurov qui résonne.

Quelle puissance, au-delà de la qualité et de la beauté du timbre, on aurait dit qu'il avait des baffles intégrés dans la tête !

Le chef de chant est là, qui donne des directives musicales : « Dites-moi votre tempo pour le "*Fa cor della tua patria*", j'irai voir le *maestro* en fosse à la fin du premier acte pour le lui transmettre », tandis qu'on habille Alain avec des nippes de prisonnier éthiopien. Pas besoin de lui poser un faux crâne, avant de partir il s'est rasé la tête et pour toujours la gardera ainsi, il l'a promis. C'est au tour de Luca Ronconi, le metteur en scène, de hausser le ton pour s'imposer :

« *Ho trovato due prigionieri che parlano francese**.

— Mon Dieu ! Des prisonniers ?

— *Si ! Due compare che vanno a seguir lei d'apertutto, o piuttosto lasciatevi fare ! Ci rivedremo alla pausa per la scena del Nilo** !* »

Ça y est, on a conduit Nounours en fond de scène, derrière le décor, un mur de carton-pâte, étouffant le son, mais on devine, même si cela semble lointain, que par delà cette barrière, un drame lyrique se déroule. De chaque côté, Alain est tenu par un soldat, ceux-là mêmes qui doivent le guider :

« Vous parlez français ?

— *Si, "in bocca al lupo !"*

— Ça commence mal, je comprends pas votre français.

— Pardon ! C'est comme ça qu'on souhaite bonne chance ici.

— *Si, che ça veut dire "dans la bouche du loup !"*

— Et toi, tu réponds "*Crepi !*"

— Et ça veut dire quoi ?

— Qu'il crève !

— Ah ? c'est charmant, alors "*Crepi !*" à tous. »

* « J'ai trouvé deux prisonniers qui parlent français. »

** « Oui ! Deux figurants qui vont vous suivre partout, ou plutôt laissez-vous faire ! On se reverra à la pause pour la scène du Nil ! »

Soudain tout s'éclaire, c'était une mise à l'épreuve, simplement pour vérifier s'il restait encore « du jus » après avoir filé le rôle. Et du jus, il y en a, qu'on se le dise, pour arroser encore le paradis ; c'est simple, Alain est un diesel, il est chaud à présent, tout est bien huilé. Vingt ans après il s'en souvient avec une grande précision :

J'ai chanté Scarpia des centaines de fois, mais jamais je n'ai senti mon *Te Deum* aussi puissant que ce jour-là.

Sur un silence quasi religieux, contrastant avec l'impressionnante tempête sonore qui vient de s'abattre sur la salle, Alain murmure un « merci », traverse le plateau, s'apprêtant à sortir, mais, pour la troisième fois, le micro grésille : « Monsieur Fondary, auriez-vous l'obligeance de venir jusqu'à moi ? »

Nounours descend de scène et rejoint de façon mécanique la travée où l'attend le monstre sacré. Il se glisse dans la rangée de fauteuils devant lui, s'assied de trois quarts, dos à la scène, les mains posées sur le dossier du siège. Herbert von Karajan place délicatement ses mains sur les siennes, plante ses grands yeux bleus dans le regard d'Alain et ne dit absolument rien.

Cela a duré une minute qui a duré une éternité, je peux le jurer devant Dieu !

Puis le *maestro* a parlé : « Monsieur Fondary, vous m'avez convaincu, je vous engage. L'an prochain nous ferons *Tosca* ici même ensemble. »

Le tonnerre venait de frapper Alain en pleine poitrine ; le cœur battant la chamade, il quitte le théâtre en état d'apesanteur, cherche une cabine téléphonique, compose le numéro de la maison, Biquette décroche, il fond alors en larmes, incapable d'articuler un mot, seul le nom de Karajan passe entre deux sanglots.

« Mon Ours, faut pas pleurer, ça vaut pas la peine de te mettre dans cet état, tu auras au moins eu la chance de le rencontrer, c'est déjà merveilleux.

— Non... c'est pas ça... tu comprends pas, Karajan, il m'a engagé, c'est trop d'émotions, ça sort tout seul, j'arrive, je crois que j'ai besoin de repos. »

Eh oui, l'Ours pleure, trop d'émotions. Il est loin d'imaginer pourtant ce qui l'attend. Quant au repos, il ne faut pas y compter, il doit rejoindre rapidement le festival de Bregenz pour un *Samson et Dalila*. Puis ce sera le

Panorama de carrière

Nous avons essayé de dresser un panorama de la carrière d'Alain Fondary aussi complet que possible mais, malgré nos recherches, nous n'avons pas toujours pu retrouver trace de certaines productions évoquées par l'artiste dans le cours du texte. En outre, des éléments d'information concernant les productions listées ci-dessous n'ont parfois pu être établis, notamment en ce qui concerne certains prénoms de chanteurs ou des distributions que nous n'avons pu compléter.

Les informations se présentent dans l'ordre suivant :

Nom du compositeur

Titre de l'œuvre (rôle chanté par Alain Fondary)

Date, lieu de production

Direction musicale (abréviation en *dm*), mise en scène (abréviation en *ms*) ; interprètes

La barre oblique placée entre deux noms indique une distribution en alternance.

Gilbert Bécaud

Opéra d'Aran (Mickey)

1977, Béziers

Louis Bertholon (*dm*) ; Carla Rutili – Aldo Filistad – René Bianco – C. Karol

8, 10 décembre 1978, Dijon

Jean Brébion (*dm*), Pierre Filippi (*ms*) ; Michèle Herbé – Josette Jaques – Aldo Filistad

24 février 1980, Reims

Roland Denis (*dm*) ; Jacqueline Pancrazi – José Todaro – Alain Perraton – Jean-Paul Vauquelin – Carlo Di Angelo

Nabucco (Nabucco)

5, 6, 9, 13, 17, 22 mai 1987, Paris

Michel Plasson (*dm*), Vittorio Rossi (*ms*); Ghena Dimitrova/Evdokia Zdravkova/Olivia Stapp/Seta Del Grande – Cleopatra Ciurca/Stefka Mineva/Bruna Baglioni – Carlo Cossutta/Erwin Stephan/Ezio Di Cesare/Giorgio Lamberti – Piero Cappuccilli/Garbis Boyagian/Stoyan Popov – Paul Plishka/Stefan Elenkov/Luigi Roni/Carlo Zardo

5, 8 août 1989, Orange

Thomas Fulton (*dm*), Nicolas Joël (*ms*); Ghena Dimitrova – Livia Budai – Martine Olmeda – Taro Ichihara – Romuald Tesarowicz – Jean-Philippe Courtis

10, 12, 15, 17 octobre 1989, Marseille

Andrea Giorgi (*dm*), Jacques Karpo (*ms*); Galina Savova – Hélène Perraguin – Beniamino Prior – Ingvar Wixell/A. Cassis/Renato Bruson – John Macurdy/Romuald Tesarowicz

1^{er}, 4 août 1998, Orange

Leonard Slatkin (*dm*), Stefano Vizioli (*ms*); Hasmik Papian – Béatrice Uria-Monzon – Walter Fraccaro – Leonard Pezzino – Roberto Scandiuizzi – Denis Sedov

28, 31 janvier 2000 et 2 février 2000, Athènes

Francesca Patanè

21, 23, 25 juin 2000, Saint-Étienne

Patrick Fournillier (*dm*), Pierre Médecin et Antoine Selva (*ms*); Martine Surais – Daniel Galvez-Vallejo – Alfredo Zanazzo

6, 8 août 2002, Nîmes

Antonello Allemandi (*dm*), Hugo De Ana (*ms*); Susan Neves

Otello (Iago)

10, 11 novembre 1977, Troyes

Robert Martignoni (*dm*); Christiane Issartel – J. Angot – R. Deshayes

18 février 1979, Calais

Éric Sprogis (*dm*); Martine Surais – Jean Brazzi – Christian Dupuy – Platt – J. Sazy – Vierre

21 mars 1982, Issy-les-Moulineaux

René-Pierre Chouteau (*dm*); Michèle Le Bris – Gilbert Py – R. Deshayes

24, 26, 28, 31 octobre 1986, Toulouse

Paolo Peloso (*dm*); Teresa Žylis-Gara – William Johns

14, 17, 20, 23 janvier 1988, Marseille

Henry Lewis (*dm*), Colette Nivelles (*ms*); Pamela Myers – Dany Barraud – William Johns – Bruno Costantini – Louis Langelier – Denis Leandri – Michel Bacci

5, 9, 14, 19 mars 1990, Londres

Edward Downes (*dm*), Elijah Moshinsky (*ms*); Ljuba Kazanovskaya – Vladimir Atlantov